



La métaphore et le traité scientifique de la Renaissance

Véronique Montagne

► To cite this version:

Véronique Montagne. La métaphore et le traité scientifique de la Renaissance. Le Discours et la Langue Revue de linguistique française et d'analyse du discours, 2013, Figure(s) et contexte, 4.2, pp.115-126. hal-01325304

HAL Id: hal-01325304

<https://hal.science/hal-01325304>

Submitted on 13 Jun 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

« La métaphore et le traité “scientifique” de la Renaissance »

Véronique MONTAGNE

BCL, Université Nice Sophia Antipolis

À la Renaissance, la peste continue à faire des ravagesⁱ et, comme le montrent les témoignages contemporains, elle entraîne une détresse et une régression sociale, familiale et moraleⁱⁱ. L’omniprésence des épidémies depuis le XIV^e siècle justifie une abondante production médicale sur le sujet, particulièrement importante dans la seconde moitié du seizième siècle.

C’est à douze de ces traités médicaux, parus entre les années 1540 et 1600ⁱⁱⁱ que nous nous intéressons ici et, plus spécifiquement, aux différentes métaphores qui y sont utilisées pour désigner l’épidémie. Il s’agit d’observer ces figures et d’étudier les relations que celles-ci entretiennent avec le contexte discursif et extra-discursif, entendu comme l’ensemble des données concernant l’émetteur, le récepteur, la situation (historique, sociale, scientifique) et le genre du traité médical. La connaissance de ce contexte est rendue possible par des indices de contextualisation présents dans les textes^{iv} ou par notre connaissance de la situation extra-linguistique plus large.

L’étude des relations qui se tissent entre contexte et métaphores amène à se poser les deux questions suivantes : quels éléments du contexte tel qu’il est défini ci-dessus sont nécessaires à la description, à l’explicitation voire à la justification de ces métaphores ? Que nous disent ces métaphores du contexte, générique, pragmatique, qui est celui du discours de peste à la Renaissance, c’est-à-dire, en l’occurrence, quel type de relation entre le scientifique et son lecteur la présence de la métaphore induit-elle ?

Le contexte

Contexte énonciatif et rhétorique

La rapide évocation de la situation historico-médicale dans laquelle paraissent les traités de peste retenus ici est à compléter par quelques précisions sur le contexte générique.

Les ouvrages du corpus relèvent d'une entreprise de vulgarisation, ce qui signifie, d'une part, qu'ils sont écrits en langue vernaculaire et d'autre part, que leurs auteurs cherchent à y mettre quelque chose à la portée d'un public hétérogène, comprenant des spécialistes, mais aussi les personnes chargées de responsabilité civiles ou encore le « public ».

Il s'agit de discours composés par des docteurs en médecine, des chirurgiens ou des apothicaires, personnages à l'*ethos* variable, mais qui ne bénéficient pas d'une autorité qui leur garantirait une crédibilité pré-construite, car pour l'homme de la Renaissance, « l'idée que la médecine ait pouvoir et autorité sur la mort » est « inconcevable », tant la violence quotidienne provoquée par les guerres ou les épidémies impose la présence de la mort^v.

Dans un tel contexte, l'argumentation est évidemment cruciale : le discours médical est un exposé de ce que l'on sait alors de la peste - laquelle reste encore très mystérieuse - et en même temps, une tentative de persuader le lecteur du bien-fondé de ce qui est annoncé et préconisé. L'une des conséquences de ce constat, c'est que, contrairement à ce qui se passe dans le discours médical moderne^{vi}, le locuteur scientifique est (très) présent dans son discours.

D'un point de vue rhétorique, l'époque retenue est une période de transition entre, d'une part, une logique dialogique inspirée des travaux de Rodolphe Agricola et qui repose sur la prise en compte d'un interlocuteur et, d'autre part, une logique monologique, qui voit progressivement le jour, surtout avec les travaux de Pierre de La Ramée, considéré comme un précurseur de Descartes. Le discours scientifique tel qu'il se présente dans notre corpus reste essentiellement dialogique, et ce, que le traité soit monologal ou dialogal^{vii}. Dans ces textes, où sont ainsi pris en compte un interlocuteur, réel ou supposé, ses émotions et ses passions comprises (et où, conséquemment, apparaît de façon plus ou moins marquée, la subjectivité du locuteur), quelle est la place qu'occupent ou que peuvent occuper les figures en général, et la métaphore en particulier ?

Le statut de la métaphore

Le corpus retenu s'inscrit dans une époque où apparaît nettement une conception esthétique de la figure et un intérêt pour sa conception formelle – parallèlement à un mouvement de restriction de la rhétorique opéré par Ramus -, même si l'héritage aristotélicien (et médiéval) cohabite avec cet héritage latin (Cicéron, Quintilien) : cela signifie que la métaphore peut être conçue comme un élément de l'argumentation ou comme un procédé ornemental^{viii}.

Lorsqu'il s'agit de raisonner scientifiquement sur un objet, et pour peu qu'on la conçoive comme ornementale, la figure peut être perçue comme inappropriée. Cela est particulièrement vrai dans les textes qui portent sur l'anatomie où l'on est, parfois explicitement, à la recherche d'une écriture neutre et épurée^{ix}. Cette recherche évoque la double méthode décrite dans la *Dialectique* (1555) de Ramus, qui distingue une méthode « de nature », laquelle repose sur la démarche déductive, et une « méthode de prudence », où les figures et les tropes interviennent pour convaincre un auditeur particulièrement réticent, quand la logique n'y suffit pas :

[...] tous les tropes & figures d'elocution, toutes les graces d'action [...] ne servent d'autre chose, sinon pour conduire ce fascheux & retif auditeur, qui nous est proposé en ceste methode : & n'ont esté pour autre fin observées, que pour la contumace & perversité d'icelluy.^x

La figure est ici conçue comme un pis-aller, un outil utilisé dans un contexte où une hypothétique transmission du savoir qui n'emprunterait pas le biais du langage figuré n'est pas concevable.

Dans ce même contexte scientifique, le souci du style peut toutefois être manifeste^{xi} et la métaphore peut être considérée comme appropriée, qu'elle soit ornementale ou qu'elle participe d'une entreprise de clarification. L'analogie est alors considérée comme un principe d'explication, de lecture du monde^{xii} et la métaphore est tenue pour « le paradigme de la signification en termes impropres »^{xiii}. Comme le confirment plusieurs chercheurs modernes^{xiv}, la « pureté scientifique » d'une langue « qui correspondrait sans ambiguïté à des contenus bien définis »^{xv} et qui serait celle de la méthode de nature dont rêvait Ramus était et reste un mythe et la métaphore a toute sa place dans le discours scientifique.

Une métaphore stéréotypée

Animisation

Dans les métaphores qui impliquent le terme propre « Peste », le terme métaphorique est relativement stéréotypé. Exception faite de l'image de la « tempête »^{xvi}, c'est toujours le sème [animé] qui est ainsi privilégié dans le phore.

Il peut s'agir d'un animal, dans une métaphore nominale *in absentia* :

[1] Mais ceste beste furieuse & farouche, aiant gagné les forts, les serre & saisit de si près, que l'une à part, & toutes ensemble ne peuvent du tout, ou très-difficilement & à très-grande peine, luy resister [...]. (Nancel, p.29)

Ou dans une métaphore verbale *in praesentia* :

[2] [...] la peste [...] a rampé parmy la France & recherché tous les recoins d'icelle (Cassal, p. 4)

Il peut s'agir d'un animé mi-animal, mi-humain, comme dans la double métaphore nominale suivante, où le référent « peste » se voit successivement doté d'une « main » et d'un « dard » :

[3] C'est un mal dangereux : ceste Peste mortelle,
Talonne peu à peu le pauvre genre humain
Et à peine peut on se sauver de sa main,
Tant son dard furieux noz fresles corps bourrelle (Cassal, p.9)

Mais il s'agit, le plus souvent, d'un humain, parfois de genre masculin :

[4] Le venin pestilential est un des plus traistres & plus cruels ennemis que l'on sçauroit dire : car il saisit & embrasse les plus gaillards à toutes occasions, en tout temps, & inopinément [...]. (Suau, 142 v°)

Souvent féminin, ce que conforte la présence de morphèmes lexicaux et grammaticaux rattachés au substantif « peste », lui-même de genre féminin :

[5] [...] je veux chercher le sujet, & comme le foyer ou siege, où premierement ceste dame la peste fait sa demeure & retraite, & se rengenç principalement. (Nancel, p.22).

[6] [ces] accidents, adjoints, ou circonstances, [...] sont les symptomes horribles, desquels comme de chambrières & servantes, Madame est assistée & accompagnée. (Nancel, p. 15-16)

Le sème « adversité » est massivement rattaché à cette figure, masculine ou féminine, comme en témoigne l'omniprésence du terme « ennemi(e) » :

[7] Celuy qui ne sera aucunement préparé, preservé & premuny, qu'il se tienne sur ses gardes : car il y a dans soy qui favorise l'ennemy & grandement, s'il est cacochime ou plethorique [...]. (Suau, 144 v°)

[8] Quant nous avons quelque ennemy, lequel nous craignons, pour garder qu'il ne nous offence, nous avons recours à deux choses : à l'affoiblir par tous les moyens qu'il nous sera possible ; & à nous fortifier par toutes sortes de munitions, dont nous pourrons aviser. Le mesme devons nous faire à cest ennemy, qui nous menace d'oster la vie. (Briet, p. 21)

Lorsque le terme « peste » est à son tour utilisé comme phore, c'est ce sème d'adversité qui est actualisé. Tel est le cas dans l'exemple qui suit, où l'auteur recourt à une antanaclase dans laquelle « peste » est d'abord un terme propre, puis un terme figuré :

[9] Car quand aux Medecins, la peste, est leur vraye peste & ruine : pourautant que leur gaing & pratique lors est en friche : & leur sac aux testons pend au croc. (Nancel, p. 217)

Tel est également le cas dans les exemples suivants, où le phore « peste » est porteur de ce même sème destructeur :

[10] [...] la venimeuse peste de péché (Houel, p. 16)

[11] Dame venus est une vraye peste, si on n'en use avec discretion. (Houel, p. 16)

[12] C'est une grande peste à l'homme n'avoir point d'argent pour secourir la pauvre vie humaine. (Paré, *Traicté*, p. 56)

Dans le contexte qui est celui de nos traités de peste, ces trois citations sont des exemples de surdétermination référentielle dans lesquels le champ référentiel suscite la métaphore.

L'animation de la maladie explique que la métaphore verbale, impliquant des verbes d'action, soit particulièrement bien représentée dans le corpus. La prédication métaphorique y correspond au transfert du sème animé (humain ou animal) constitutif de la propriété liée au verbe :

[13] La peste maligne tue le patient, ou luy laisse pour jamais un triste souvenir, avec marques & arres de sa malignité. (Nancel, p.102)

[14] La peste qui est maladie mortelle, veut jouyr des privileges de la mort, n'espargnant personne aucune, pour sa qualité et grandeur, sçavoir & science, richesses & chevances, dignité & preeminence. (Nancel, p.105)

[15] Le venin pestilential [...] saisit & embrasse les plus gaillards à toutes occasions [...]. (Suau, 142 v°)

[16] Quant à la definition, les auteurs en ont variablement parlé : & neantmoins tous d'accord disent, la Peste estre une maladie Epidimique, devorant plus d'hommes qu'il n'en peut eschapper. (Habicot, p.16)

Pourquoi une femme ?

De toutes les intersections sémiques signalées dans les métaphores qui précèdent, c'est peut-être celle de la peste et de la figure féminine qui heurte le plus nos représentations culturelles. L'allotopie entre « peste » et « femme » ne peut être comprise que si l'on se place sur le terrain d'une sémantique « subjective »^{xvii}. En effet, *a priori*, il n'y a pas là ce qu'on pourrait qualifier de propriété commune entre ces deux termes réunis dans la métaphore et l'intersection sémique est difficilement représentable.

La première explication possible consisterait à dire que la figure féminine évoque ici l'image de la Mort, elle-même régulièrement personnifiée sous une forme féminine. Et, de fait, le rapprochement de la peste et de la mort est évidemment assez aisé, en vertu d'une proximité de fonctionnement ou de « convenance » :

Il reste maintenant ayant déclaré la nature & effect, tant de la vie, que de la mort, de donner la deffinition de nostre matiere subjecte, en demonstant l'antipaty qu'elle a avec la vie, & la convenance & simpatye qu'elle a avec la mort. (Le Lièvre, f° biii r°)

Si la peste peut être confondue avec la mort (et donc avec une femme), ce serait donc par la figure de la métalepse, puisqu'elle mène souvent à cette issue fatale.

Mais si les représentations de la peste et de la mort sont souvent semblables dans l'iconographie comme dans les diverses réalisations discursives auxquelles elles donnent lieu, le raisonnement qui consisterait à dire que la peste est représentée sous des traits féminins parce qu'elle mène à la mort, elle-même représentée par une femme, est invalide d'un point de vue diachronique. En effet, historiquement, les deux images « mort = femme » et « peste = femme » se forgent simultanément^{xviii}.

La deuxième hypothèse consiste à faire observer que le sème du féminin pourrait être extrait du genre du mot « peste » (ou « maladie »). Mais cette dominance du féminin – qui est aussi présente dans les figurations allégoriques de la Mort et de la Maladie en général – est commune à plusieurs langues y compris lorsque le genre des noms n'y est pas semblable^{xix}.

Il semble donc qu'il faille recourir ici à l'histoire des mentalités et aux analogies inconscientes que Freud a notamment mis au jour dans ses ouvrages à teneur anthropologique. Ce qui est en jeu ici, c'est le topos de la féminité venimeuse, alors relayée par l'église qui considère la femme comme l'un des agents potentiels de Satan^{xx}. Il s'agit d'une image qui fait partie des « grands archétypes du féminin » et qu'incarnent la Furie

Tisiphone, chargée de répandre la peste et les fléaux sur le genre humain^{xxi}, comme Ève ou Pandore. Cette image est du reste évoquée dans un sonnet adressé à Habicot, au début des *Problèmes* :

[17] Dès aussi tost que la boîte funeste
Nous éventa ce qu'elle contenoit,
Dès aussi tost en maint & maint endroit
On vid couler la veneneuse Peste... (Habicot, f° aiiii r°)

La peste entre donc dans le paradigme des fléaux, lesquels sont régulièrement l'objet de la même personnification, avec les mêmes termes métaphoriques adjectivaux, y compris dans un contexte discursif différent qui est celui de la poésie. En témoigne ces extraits de l'épithétiaire de Maurice La Porte, paru en 1571, où l'auteur recense les adjectifs utilisés par les poètes de la Pléiade pour qualifier les substantifs indiqués ici en lettres majuscules :

GUERRE : Fille du chaos, sanglante ou sanguinolante, meurtrière, homicide, furieuse, dure, martiale, animée ou animeuse, horrible... espouvantable, meschante, enragée, cruelle, mortelle, violente, furibonde, felonnie, impitoyable, pestilente ou pestilentielle...^{xxii}

FAMINE : avide, enragée, cruelle, pernicieuse, dure, implacable...^{xxiii}

PESTE : mortelle ou mortifère, contagieuse, ardente, cruelle, dangereuse, ignée, violente, infecte, ennemie du genre humain, fiévreuse, plombée, surprenante, compagne de la mort, automnale, enflammée, ravissante, ennemie, triste, misérable, vilaine, menaçante, traïstresse, soudaine, odieuse, meurtrière, terrible, maligne, sanglante, outrageuse, dommageable, stygienne, rigoureuse, aspre, noire, charbonneuse, mauvaise, espouvantable, commune, meschante, impitoyable, homicide, malheureuse, detestable, letheanne, enragée, malebosse, inexorable.^{xxiv}

On notera les liens qui se tissent entre les fléaux, la mort pouvant être qualifiée de « noire » et la guerre de « pestilente ».

L'association de la peste à un animé, plutôt de genre féminin peut donc être légitimée par le contexte extra-discursif large. La figure macro-structurale qui est celle de la personnification, stéréotypée^{xxv}, prend la forme de métaphores ponctuelles (micro-structurales) dans tel ou tel autre passage des traités. Chaque utilisation de cette association, en l'occurrence dans tel ou tel autre genre discursif, produit des effets variés et c'est la prise en compte de ce contexte discursif, générique, qui permet de décrire le fonctionnement pragmatique de cette métaphore particulière.

Une métaphore morte ?

La métaphore *in absentia* des exemples [6], [7] ou [8] ne pose aucune difficulté d'élucidation puisque le terme propre

apparaît nécessairement dans le cotexte plus large, qui dépasse le cadre de la phrase. Dans tous les cas, la relation analogique est préconstruite : on notera l'utilisation du déterminant démonstratif ([8]), ou défini ([7]) de fonctionnement anaphorique. En [6], le terme métaphorique « Madame » renvoie à un référent pareillement identifié par le cotexte.

Comme on l'a vu dans les lignes qui précèdent, l'image, la représentation semble préconstruite et fonctionner comme un topos intrinsèque^{xxvi} qui dépasse le simple cotexte. La métaphore est un élément du dialogisme interdiscursif^{xxvii} qui caractérise ces textes. Elle relève d'une mise en scène énonciative des points de vue : le locuteur-énonciateur de chacun des traités prend en compte le point de vue d'une autorité, avec accord total, absorption du discours de l'autre dans la parole du locuteur citant, superposition des points de vue ou, plus rarement, juxtaposition dans le cas des discours rapportés (« Peste donc, selon Galien, c'est Epidémie pernicieuse, qui vault autant à dire comme maladie populaire, ravissant tout homme par le plus souvent à mort, sans aucun respect ou exception d'âge, sexe, complexion, régime de vie, ou condition particulière quelle qu'elle soit. », Valleriole, p.17).

S'il est donc totalement inapproprié d'évoquer une quelconque impertinence de cette métaphore, cela ne signifie pas pour autant qu'elle soit perçue – y compris par les hommes de l'époque – comme totalement « morte ». De fait, quelques indices co(n)textuels semblent indiquer que la figure est bien « vivante ».

1) Il y a d'abord le cotexte, en l'occurrence le fait que la métaphore est souvent filée. Dans les deux exemples qui suivent, elle commence ainsi comme une figure *in absentia*, à support nominal et se prolonge sous une forme verbale :

Mais ceste beste furieuse & farouche, aiant gagné les forts, les serre & saisit de si près, que l'une à part, & toutes ensemble ne peuvent du tout, ou très-difficilement & à très-grande peine, luy résister : dont souvent en ensuit la mort. (Nancel, p. 29)

Or pour estre en seurté, & rompre la furie / De ce cruel tyran, qui nous vient esgorger... (Cassal, p. 13)

2) Il y a ensuite quelques indices métadiscursifs, comme l'observation que formule Ambroise Paré au début de son Discours : avant de présenter le sujet de son développement, il précise ainsi « [nous] commencerons par une description allegorique », autrement dit d'une métaphore filée^{xxviii}. Cet indice intentionnel (ou métadiscursif) qui est le fait du producteur du discours « signale ostensiblement dans celui-ci la présence d'une saillance identifiable comme figure »^{xxix}.

3) Enfin, la métaphore est vivante parce qu'argumentative : elle fonctionne comme un argument d'autorité, qui assoit et conforte la position du médecin-locuteur, lequel ne bénéficie pas d'un *ethos* prédiscursif qui pourrait lui garantir que sa parole de scientifique sera considérée comme valide.

La métaphore comme saillance contextualisante

La métaphore qui anime la peste est un nœud langagier qui focalise un moment fort de la communication. De fait, elle est contributive à la mise en place d'une relation particulière entre l'auteur du traité et son lecteur et cumule plusieurs fonctions.

Fonction cognitive

La métaphore sur le terme « peste » est justifiée par une connaissance alors empirique et partielle de la maladie, qui reste encore largement incompréhensible aux hommes de l'époque. Elle a donc une fonction cognitive et sert à décrire ce qui reste indéfinissable.

Certes tous les ouvrages de médecine de l'époque ne comportent pas de métaphore, et certes – dans une perspective moderne au moins –, « le simple fait de considérer une chose qui n'a pas d'existence physique comme une entité ou une substance ne nous permet pas d'y comprendre grand chose »^{xxx}. Mais dans un contexte rhétorique (et épistémologique) où la connaissance se construit dans une relation dialogique, le recours à la métaphore pour décrire un objet d'étude n'est pas nécessairement un pis-aller qui se substituerait à une hypothétique divulgation objective de la pensée, mais plutôt l'indice qu'une relation subjective s'établit entre un locuteur et son récepteur, lesquels partagent le même principe d'élucidation du monde et les mêmes topoï.

La métaphore a une fonction cognitive, laquelle passe par une approche subjective, émotive de l'objet étudié. Il n'y a pas d'incompatibilité entre cette subjectivité et la validité du propos. La métaphore apprend bien quelque chose au récepteur, quelque chose qui est plutôt de l'ordre du ressenti, de la représentation. En même temps, elle est argumentative en ce qu'elle construit le récepteur idéal du discours proposé.

Fonction pathémique

Outre qu'elle cherche à faire saisir un objet, la métaphore construit ainsi un récepteur qui doit dépasser ses peurs pour être acteur de son destin. Assimiler dans une représentation commune la peste à la mort ou à un fléau, cela revient faire naître la peur, laquelle est une émotion omniprésente à la Renaissance^{xxxi}, à la fois dangereuse et salutaire. Cette dangerosité est soulignée par les auteurs des traités, qui en font un climat propice à l'apparition de la maladie :

La cinquième [cause du développement de la maladie] est engendrée par frayeur comme quant la personne a grande frayeur le sang esmeut tellement que ne se peult bonnement departir que pour le moins on en prendre aulcune forte fièvre. (Thibault, p.1)

Mais la peur est un mal nécessaire, salutaire pour se préserver de l'épidémie :

Comme il n'est pas raisonnable d'espouvanter le peuple sans subject, & luy donner des frayeurs Paniques, aussi ne le faut il pas si legerement asseurer que souz une confiance mal fondee il se laisse surprendre au mal. (Ellain, p.7)

Comme le souligne Aristote^{xxxii}, elle est utile dans le genre délibératif, lequel doit inciter l'auditeur ou le lecteur à prendre une décision. Nicolas Ellain soutient ainsi que dans le discours adressé au lecteur, « il est bon d'user de prouvoyance, l'avertir doucement du mal, qui le menace, par mesme moyen luy donner des preceptes politiques & remedes salutaires, pour se conserver, & preserver d'une maladie si funeste » (Ellain, p.7-8). La métaphore personnifiante de la peste permet, comme celle de l'inflation telle qu'elle est analysée Lakoff et Johnson, de donner au lecteur l'envie de se battre :

[...] l'inflation est personnifiée, mais la métaphore n'est pas tant L'INFLATION EST UNE PERSONNE que, ce qui est bien plus spécifique, L'INFLATION EST UN ADVERSAIRE. Grâce à cette métaphore, nous n'avons pas seulement un moyen très précis de concevoir l'inflation, mais nous avons en même temps un moyen d'agir sur elle. L'inflation est pour nous un adversaire qui peut nous attaquer, nous blesser, nous voler et même nous détruire. La métaphore L'INFLATION EST UN ADVERSAIRE provoque, mais aussi justifie des mesures politiques et économiques de la part de notre gouvernement : il peut déclarer la guerre à l'inflation, définir les objectifs à atteindre, appeler à des sacrifices, installer une nouvelle équipe aux commandes, etc.^{xxxiii}

La métaphore du traité médical de peste est liée à son contexte, c'est-à-dire à une connaissance relative de la maladie, à une façon de percevoir et d'expliquer le monde et aussi à une période de l'histoire durant laquelle l'omniprésence du fléau suppose qu'on développe des stratégies de défense. Elle est en même temps contextualisante en ce sens qu'elle contribue à

l'élaboration d'un sous-genre, celui du discours de peste, qui n'est pas, par exemple, le discours sur l'anatomie ; en ce sens aussi qu'elle induit un type de relation particulier avec son lecteur : à une époque où les peurs sont omniprésentes, la figure construit un auditoire acteur de son destin ; elle met en place un contexte de lutte contre ce qui est présenté comme l'un des adversaires les plus redoutables auquel l'homme puisse avoir à faire. Avec cette figure où se noue une interférence cognitif-pathémique, il s'agit de faire comprendre pour faire agir, en usant stratégiquement d'une « méthode de prudence ».

BIBLIOGRAPHIE des ouvrages cités

Corpus de référence (par date de parution) :

- Thibault, Jean (1545) : *Le thresor et remede de la vraye guerison de la peste experimentée par plusieurs medecins*, Lyon, Benoyt.
- Valleriole, François (1566) : *Traicté de la peste*, Lyon, Gryphe.
- Paré, Ambroise (1568) : *Traicté de la peste, de la petite verolle & rougeolle*, Paris, Wechel.
- Houel, Nicolas (1573) : *Traité de la peste auquel est amplement discoursu de l'origine, cause, signes, preservation & curation d'icelle avec les vertus & facultez de l'électuaire de l'oeuf*, Paris, Du Pré.
- Nancel, Nicolas de (1581) : *Discours très ample de la peste, divisé en trois livres*, Paris, Du Val.
- Le Lievre, Esaïe (1582) : *Epydimyomachie ou Combat de la peste avec le reglement politique*, Paris, Coulombel.
- Paré, Ambroise (1582) : *Discours d'Ambroise Paré, avec une table des plus notables matières contenues esdits discours*, Paris, Buon.
- Suau, Jean (1586) : *Traitez contenans la pure et vraye doctrine de la peste et coqueluche*, Paris, Millot.
- Cassal, Jean (1589) : *Traicté de la peste : avec une méthode servant pour la cognoissance d'icelle, ensemble une exhortation pour consoler ceux qui seront detenus de quelques grandes maladies & principalement de la contagion*, Lyon, Rigaud.
- Briet, Guillaume (1599) : *Discours sur les causes de la peste survenue à Bourdeaux, cest an 1599, avec la preservation et curation d'icelle*, Bordeaux, Millanges.
- Ellain, Nicolas (1606) : *Advis sur la peste*, Paris, Douceur.
- Habicot, Nicolas (1607) : *Problème sur la nature, préservation et cure de la maladie pestilentielle*, Paris, Houzé.

Ouvrages critiques :

- Agamben (1998) : *Stanze*, Paris, Payot & Rivages.

- Aicardi-Cheve, Dominique (2003) : *Les corps de la contagion, étude anthropologique des représentations iconographiques de la peste (XVI^e-XX^e siècles en Europe)*, thèse de doctorat d'université.
- Amossy, Ruth et Rosen, Elisheva (1982) : *Les discours du cliché*, Paris, CDU-SEDES.
- Anscombe, Jean-Claude (1995) : « La nature des topoï », *Théorie des topoï*, Paris, Kimé.
- Aristote (1991) : *Rhétorique*, Paris, Le livre de poche.
- Barkai, Ron (1998): « Jewish treatises on the Black Death (1350-1500) : a preliminary study », *Medicine from the Black Death to the French disease*, edited by Roger French et alii, Aldershot, Ashgate : 6-23.
- Bonhomme, Marc (1998) : *Les figures clés du disc*, Paris, Seuil.
- Brès, Jacques et Mellet, Sylvie (2009) : « Une approche dialogique des faits grammaticaux », *Langue française*, 163 : 3-20.
- Carlino, Andrea (2009) : « Style, langue, profession : quelques enjeux de l'irruption du vernaculaire dans la littérature médicale du XVI^e siècle », *Vulgariser la médecine : du style médical en France et en Italie, XVI^e et XVII^e siècles*, Genève, Droz : 9-31.
- Carlino, Andrea (2007) : « Les fondements humanistes de la médecine : rhétorique et anatomie à Padoue vers 1540 », *Littératures et médecine : approches et perspectives (XVI^e-XIX^e siècles)*, Genève, Droz : 19-47.
- Coste, Joël (2007) : *Représentations et comportements en temps d'épidémie dans la littérature imprimée de peste (1490-1725)*, Paris, Champion.
- Chevé, David et Boëtsch, Gilles (2007) : « Un préalable iconographique à l'étude de toute représentation de la peste à l'époque moderne », *Peste : entre épidémies et sociétés, International congress on the evolution and palaeoepidemiology*, Firenze University Press.
- Delumeau, Jean (1978) : *La peur en Occident (XIV-XVIII^e siècles)*, Paris, Fayard.
- Détie, Catherine (2001) : *Du sens dans le processus métaphorique*, Paris, Champion.
- Flottum, Kjersti (2008) : « Profil d'un auteur scientifique coopératif », *L'énonciation dans tous ses états*, Bern, Peter Lang : 277-290.
- Fouquelin, Antoine (1990), *La rhétorique française (1555), Traités de poétique et de rhétorique de la Renaissance*, Paris, Le livre de poche.
- Gardes Tamine, Joëlle et Pelizza, Marie-Antoinette (2002) : « Pour une définition restreinte de l'allégorie », *L'allégorie corps et âme, Entre personnification et double sens*, Publications de l'Université de Provence : 9-28.
- Garin, Eugenio (2001) : *Hermétisme et Renaissance*, Paris, Allia.
- Goudsblom, Johan (1987) : « Les grandes épidémies et la civilisation des mœurs », *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 68 : 3-14.
- Jeanneret, Yves (1992) : « Le choc des mots : pensée métaphorique et vulgarisation scientifique », *Communication et langages*, 93 : 99-113.
- Jenny, Laurent (1972) : « Structure et fonction du cliché », *Poétique* 12 : 495-517.
- Kerbrat-Orecchioni, Catherine (2009) : « Le traitement du contexte en analyse du discours en interaction », *Analyses du discours et contextes*, édition de Marion Sandré, Limoges, Lambert-Lucas.

- L'Alemant, Adrien (1553) : *Dialectique pour les barbiers et les chirurgiens*, Paris, T. Richard.
- Lakoff, George et Johnson, Mark (1985) : *Les métaphores dans le vie quotidienne*, Paris, Les éditions de minuit.
- La Porte, Maurice de (1571) : *Les épithètes*, Paris, Buon.
- Molino, Jean, Soublin, Françoise et Tamine, Joëlle (1979) : « Présentation : problèmes de la métaphore », *Langages* 54 : 5-40.
- Molino, Jean (1979, b), « Métaphores, modèles et analogies dans les sciences », *Langages* 54 : 83-102.
- Pérouse, Gabriel-André (2002) : « « Docteurs » et « médecins », situation de la médecine au XVI^e siècle », *Médecines et médecins au XVI^e siècle*, Publications de l'université de Saint-Etienne.
- La Ramée, Pierre de (1996) : *Dialectique* (1555), Paris, Vrin.
- Reboul, Olivier (1991) : *Introduction à la rhétorique*, Paris, PUF.
- Tamine, Joëlle (1979) : « Métaphore et syntaxe », *Langages* 54 : 65-81.
- Teyssou, Roger (2002) : *La médecine à la Renaissance*, Paris, L'Harmattan.
- Wunenburger, Jean-Jacques (2000-2001) : « Métaphore, poétique et pensée scientifique », *Revue européenne des sciences sociales*, xxxviii, n°117 : 35-47.

ⁱ Voir Coste, 2007, p. 28 *sqq* et Teyssou, 2002, p. 270 *sqq*.

ⁱⁱ Goudsblom, 1987, p. 6 ; Barkai, 1998.

ⁱⁱⁱ Voir *infra*, « bibliographie », « corpus de référence ».

^{iv} Kerbrat-Orecchioni, 2009.

^v Pérouse, 2002, p. 10.

^{vi} Flottum, 2008.

^{vii} Voir Brès et Mellet, 2009, p. 4.

^{viii} Voir Molino, Soublin et Tamine, 1979, p. 8 et Détrie, 2001, p.27 *sqq*.

^{ix} Voir Carlino, 2009, p.16.

^x Ramus, 1990, p.154.

^{xi} Voir Carlino, 2007.

^{xii} Agamben, 1998, p. 236-253.

^{xiii} Aicardi-Cheve, 2003, p.363.

^{xiv} Voir Molino, 1979 ; Wunenburger, 2000-2001 ; Jeanneret, 1992.

^{xv} Molino, 1979 (b), p.84-85.

^{xvi} Nancel, p.13.

^{xvii} Voir Molino *et alii*, 1979, p.33-34.

^{xviii} Voir Chevé et Boëtsch, 2007, p. 332-333.

^{xix} Aicardi-Cheve, 2003, note 743, p.364.

^{xx} Delumeau, 1978, p.398.

^{xxi} Voir Garin, 2001, p. 82.

^{xxii} La Porte (de), 1571, p. 199 v°.

^{xxiii} *Ibid.*, p.171 r°.

^{xxiv} *Ibid.*, p.203 r°.

^{xxv} Voir Jenny, 1972, p.495-517 ; Amossy et Rosen, 1982.

^{xxvi} Anscombe, 1995, p. 51.

^{xxvii} Brès, 2009, p.4.

^{xxviii} Métaphore filée pour Gardes Tamine et Pelizza (2002) ou Fouquelin (1990, p.369) ; allégorie pour Bonhomme (1998, p.73) ou Reboul (1991, p.136).

-
- ^{xxix} Bonhomme, p. 79.
- ^{xxx} Lakoff et Johnson, 1985, p.37.
- ^{xxxi} Delumeau, 1978.
- ^{xxxii} Aristote, 1991, p. 203.
- ^{xxxiii} Lakoff et Johnson, 1985, p. 42-43.